

Parmi les voyous avec Auguste Le Breton

Auguste Le Breton s'appelle en réalité Auguste Monfort. Il est né en 1913, il décède en 1999. On trouvera tout sur le personnage sur internet.

Il écrit une huitantaine d'ouvrages. A cet égard nous soupçonnons qu'il a débuté avec l'aide d'un nègre, qui pourrait aussi avoir écrit tous ses romans, lui-même offrant la trame dès aussitôt mise en scène par ce professionnel jamais cité. Hypothèse, naturellement.

Romans plus ou moins autobiographiques en ses débuts, pour devenir plus imaginatifs par la suite. Certains sont tout à fait remarquables, comme ses deux opus sur son enfance et son adolescence, Les Hauts Murs et la Loi des Rues.

Dns nos relecture figure entr'autres ouvrages Du Rififi à Barcelone, roman « policier » de la grande veine, absolument remarquable par l'ambiance saisissante du milieu des débardeurs parmi lesquels se hisse son héros favori, Mike Coppolano.

Le Breton serait l'inventeur du mot rififi dont il garde la propriété, tout en l'ayant tout de même autorisé à rentrer dans le dictionnaire. Il est aussi attaché d'une manière ou d'une autre au mot verlan, c'est-à-dire langue à l'envers.

Nous tombons ici dans le milieu de l'argot ou Le Breton est un fin connaisseur, avec la clé un ou plusieurs dictionnaires qui valent plus que le détour.

Le Breton, qui sait se montrer passionnant, et parfois moins à l'aise dans des milieux qu'il ne connaît que par les renseignements qu'il a pu en obtenir. Revenant à la scène parisienne, il retrouve automatiquement sa verve initiale. Paname, c'est son fief, après avoir fréquenté la voyoucratie de la capitale et arpenté à l'infini les rues les plus sordides de la ville lumière ! Qui n'a de lumière que l'apparence.

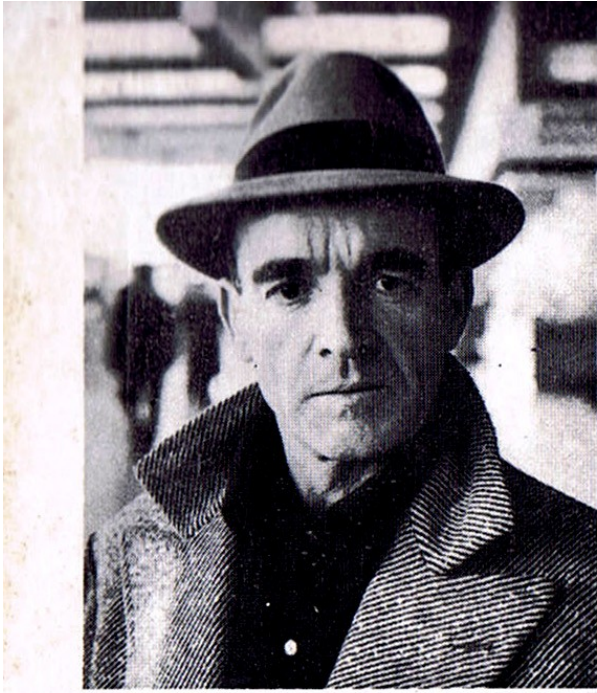
Enfin, voilà Le Breton avec ses innombrables romans que l'on ne sera pas apte à lire tous, mais dont certains sont sans conteste indispensables à la compréhension de ce milieu peu porté sur les bonnes mœurs ni sur une vie paisible de bourgeois !

auguste
le Breton

**le clan
des
siciliens**



plon



Auguste le Breton

Auguste le Breton, auteur du « Rififi chez les hommes », a tenu son serment : si j'ai un enfant, j'écrirai.

Baptisé Auguste (le Breton, pour les « truands »), l'auteur de LA LOI DES RUES est, comme son surnom l'indique, né en Bretagne.

Il a un an quand son père, natif de Lorient, se fait tuer dans la Somme, en 1914. Il passe sa première enfance dans une ferme du Finistère, puis est adopté par les Pupilles de la Nation.

De nombreuses années de sa jeunesse s'écoulent dans les orphelinats, vie qu'il raconte dans l'un de ses romans, LES HAUTS - MURS, qu'il dédie à sa petite fille et à tous ses copains connus et inconnus de l'Assistance publique, des orphelinats, des maisons de redressement et de correction.

A dix-huit ans, on le retrouve sur le pavé de Paris, clochard au sens littéral du mot, couvert de vermine. Il commence à nouer de solides amitiés avec les voyous de Saint-Ouen de l'époque héroïque chère à Carco, à Mac Orlan et à tant d'autres.

Auguste le Breton connaît le dernier relief des fortifications; du pantalon à pattes, des casquettes à carreaux, des filles en jupe plissée et des rixes au couteau. Ces bas-fonds, il les décrit dans LA LOI DES RUES, suite des « Hauts - Murs ».

Par intermittence, il exerce un peu tous les métiers : terrassier, dépanneur d'ascenseur, garçon couvreur, etc., le tout entre deux valse dans les bals musette.

Comme beaucoup de rôdeurs, le bal l'attire. Insensiblement, il quitte les bouges de Saint-Ouen et d'Argenteuil pour monter jusqu'aux bals plus huppés de la place Clichy. C'est là qu'il rencontrera les truands d'envergure avec qui il va frayer toute sa vie.

Des voyages rapides qui ne supportent pas de question l'éloignent souvent de Paris, mais il revient toujours à son Montmartre qu'il aime. Il ne fréquente que les bars où se réunit le milieu, ces bars à rafles et à règlements de comptes.

Durant l'occupation, il dirige des parties de passe et de poker, dans des lieux clandestins.

Ensuite, il continue à vivre du jeu jusqu'en 1947, année où il lui naît une petite fille. Le moment est venu de tenir le serment qu'il s'était fait lorsqu'il couchait dans les entrées de métro : « Si j'ai un enfant un jour, j'écrirai ». Il se met au travail. Mais écrire c'est joli ; encore faut-il savoir. Rendant sept ans, il s'astreint à noircir du papier. Une occasion lui fait rencontrer Marcel Sauvage, à qui il remet l'un de ses manuscrits. Loin de le décourager, le jury du prix Renaudot lui demande un bouquin en argot. Un mois plus tard, Auguste le Breton lui apporte le « Rififi ».

Et, depuis il a publié RAZZIA SUR LA SCHNOUF, LE ROUGE EST MIS, LES RACKETTERS, RAFLES SUR LA VILLE, LES TRICARDS.

(Extrait du Journal du Soir de Lyon)

Auguste le Breton

LE CLAN
DES SICILIENS

PLON

1967

DU MÊME AUTEUR

LES HAUTS MURS

LA LOI DES RUES : *Porté à l'écran*

LES TRICARDS

RAFLES SUR LA VILLE : *Porté à l'écran*

PRIEZ POUR NOUS

LANGUE VERTE ET NOIRS DESSEINS (*dictionnaire*)

LES RACKETTERS

DU RIFIFI CHEZ LES HOMMES, N. R. F. : *Porté à l'écran*

DU RIFIFI CHEZ LES FEMMES : *Porté à l'écran*

RAZZIA SUR LA CHNOUF, N. R. F. : *Porté à l'écran*

LE ROUGE EST MIS, N. R. F. : *Porté à l'écran*

SÉRIE MIKE COPPOLANO

DU RIFIFI A PANAMÉ, PLON : *Porté à l'écran*

DU RIFIFI A NEW-YORK

DU RIFIFI AU PROCHE ORIENT

DU RIFIFI AU MEXIQUE

DU RIFIFI A BARCELONE

DU RIFIFI A HONG-KONG, PLON

DU RIFIFI AU CAMBODGE, PLON

SÉRIE BRIGADE ANTI-GANGS

BRIGADE ANTI-GANGS, PLON : *Porté à l'écran*

LES JV. (à paraître)

LES MAQ'S (à paraître)

La flotte avait vidé les rues de Paname de ses traînards. Pas seulement la flotte. Les parigots décarraient de moins en moins avec leur Tévé à domicile. Sans compter qu'ils pleuraient misère, se plaignaient des impôts. Ils trouvaient que le grand Charles attigeait avec sa force de frappe. Qu'il leur suçait leurs éconocroques. Qu'il les collait sur le sable, les faisait souffrir. Leurs zigues voulaient bien être une grande nation mais sans que ça leur coûte un fifrelin. Leurs panses d'abord. Ils la voulaient pleine, lisse, bien dodue et que le Grand aille se faire dorer la pastèque avec ses idées à la Louis XIV, ils préféraient. Eux n'aspiraient qu'à la paix. Qu'à la béate. Celle des doigts de pied en éventail. Eux renaudaient, disaient qu'on les égorgeait tout crus, qu'on leur fauchait leur bon grisbi pour le refiler aux rois nègres, aux princes jaunes et aux barons blancs du régime. Tout, tout et

encore tout ils étaient prêts à supporter. Mais pas à ce qu'on touche à leur beau morlingue en croco, à leur solide bas de laine, à leur coffiot camouflé sous le béton de leur banque, à leurs écus enfouis aux pieds des pruniers des résidences secondaires, aux lingots chéris enterrés dans les caves des pavillons Solognots. France d'abord et éternelle bien sûr. Mais que ça coûte rien surtout. Qu'on fasse une ponction au voisin, ils étaient pas contre. Au contraire. Mais qu'on touche pas à leurs pommes. Eux méritaient pas ça. Eux avaient déjà tout donné à la patrie. Pour preuve ils avaient tous la croix. La rouge, la bleue, la mauve, la violette, la tricolore surtout. Celle-là ils la portaient dans la gorge. Et ils l'exhibaient facile, pour un oui pour un non. Pour prouver qu'ils avaient fait beaucoup déjà pour le pays et qu'on ne devait rien leur réclamer, mais qu'au contraire si on était reconnaissant... qu'ils accepteraient à la rigueur un poste bien rentable, une mignonne prébende, un joli petit avantage en monnaie, en citation, une ambassade même, un ministère à la rigueur, ils n'étaient pas si regardants. Ils étaient prêts à tout, les braves et honnêtes fransquillons. Prêts à tout, sauf à cigler des impôts. Prêts à adorer le grand Charlot, à encenser le Ponpon, à adorer le Valéry, à bénir le Debré quitte à les traîner dans la boue et à leur foutre le Mitterrand ou le Lecanuet dans les tibias si le navire coulait. Jusqu'à Charlot la Catastrophe que certains commençaient à le baptiser le grand Sauveur ! Les vilains bougres.

Il faut reconnaître que l'argot parisien est tout ce qu'il y a de plus savoureux !
On en redemande !